

Terminologie de l'environnement : faire plus... et autrement ?

Dans le numéro 8 de *Terminologies nouvelles*, Gilles Bélanger propose aux terminologues de « faire plus » en terminologie de l'environnement. Et ici, « faire plus », c'est aussi faire utile et faire autrement. Vaste programme qui ne peut que susciter l'intérêt si l'on se soucie d'utilité sociale. Mais alors, une révision des habitudes et des principes théoriques et méthodologiques que permet la concentration sur le seul public « des professionnels de la communication écrite » (1) n'est-elle pas nécessaire ?

Les besoins auxquels répond habituellement la terminologie sont limités, et socialement circonscrits. On peut très bien y satisfaire en se limitant aux « documents d'autorité » recommandés comme corpus par la terminologie d'obédience wüstérienne. Toutefois, il est vrai, comme le remarque Bélanger, que les experts eux-mêmes ont en fait assez peu de besoins en la matière; ce ne sont pas eux qui ouvrent les répertoires, ou, s'ils le font, demandons-nous avec quel œil... Ne sont-ils pas juges en dernier ressort de l'analyse conceptuelle proposée par le terminologue: s'il s'agit pour ce dernier de construire des arbres de domaines, l'expert est le seul bûcheron autorisé... N'est-ce pas en fin de compte paradoxal? Tout se passe comme si la spécificité du terminologue était d'avoir ce temps

dont ne dispose pas l'expert pour s'appesantir sur les questions de mots. En fait, le vrai public, c'est celui des langagiers, pris entre des formations culturelles, les langues, et des corps de connaissances aux dénominations parfois arbitraires. Pour que le public s'élargisse aux communautés de travail, il faut, comme le souligne Gilles Bélanger, un effort collectif d'aménagement linguistique.

Mais l'importance des enjeux liés aux problèmes de société – et l'écologie en pose! – nécessite que la terminologie vise un public plus diversifié et, pour ce faire, se place dans une optique de vulgarisation et d'appropriation des connaissances: « il faut que le maximum soit fait pour que les notions qui se cachent derrière les termes des spécialistes soient bien comprises par le plus grand nombre » nous dit Bélanger. C'est que la décision du citoyen ne peut se fonder que sur une information accessible, tant en termes de mise à disposition que de formulation. Or, cela suppose que les textes et les termes mis en circulation soient accessibles à la lecture.

Au plan linguistique, cela suppose des précautions de trois ordres: choix des signifiants, prise en compte du signifié, articulation du signifié et du concept. Ceci signifie qu'il faut, tout d'abord, éviter les signifiants qui peuvent faire écran, notamment ceux comprenant des morphèmes rares (notamment les composés gréco-latins recourant à des

(1) Toutes les citations sont empruntées à l'article cité.

formants très peu productifs: *tricho-*, *tapho-*, *némato-*, par exemple), ensuite, prendre en compte le signifié, le sens régulier, et non l'écraser sous la seule description du référent (si le pénétromètre à bitume sert à mesurer la dureté du bitume, ce que la langue nous en dit, c'est qu'il mesure la pénétration; d'ailleurs, le *Petit Robert* donne à la fois le sens morphologique et l'usage du référent); enfin il faut lier autant que faire se peut les sens communs et spécialisés: on peut expliquer les marées galactiques à partir de leurs sœurs océanes, la percolation en partant du percolateur; cela décourage moins qu'une formule ou qu'une équation (cf. Gaudin, 1992).

Il ne s'agit ici pas tant d'indiquer des pistes que de souligner combien l'entreprise proposée par Gilles Bélanger, pour stimulante qu'elle soit, suppose un changement d'orientation linguistique.

La terminologie procède-t-elle d'un dérèglement de tous les sens? La formule est trop séduisante pour être exacte. Il n'en reste pas moins que la gestion des termes et des concepts se fonde sur l'*anomalie sémantique*: la monosémie. Elle mise sur l'implicite partagé pour proposer une description d'une infime partie des usages des vocables. Et c'est légitime tant que l'on vise un public limité: on peut ignorer l'ensemble des usages, lorsque l'on ne s'intéresse qu'à une activité très bien circonscrite. Bien sûr, cela ne va pas sans effets pervers, par exemple l'inflation homonymique qui, outre son caractère linguistiquement absurde, conduit à l'engorgement des banques de données.

Gilles Bélanger lève le lièvre en épinglant «la méfiance du

terminologue pour la polysémie». C'est bien ici que le bât blesse. La polysémie est au cœur même de l'intercompréhension. Même les philosophes du langage insistent sur l'importance du savoir commun que véhicule la langue commune. Par exemple, Hilary Putnam parle joliment de *charité dans l'interprétation*. Qu'est-ce à dire? Il s'agit de résoudre le problème que pose la diversité des référents auxquels une même unité linguistique renvoie. Si l'on aime que les choses soient logiques, on s'en inquiète. Si l'on a lu Saussure, on sait que le référent ne concerne la langue qu'indirectement. Si l'on est terminologue, on est embarrassé.

Cet embarras a une origine historique: la partition par Wüster des signes du savoir entre deux ordres de phénomènes totalement indépendants: le terme et le concept. Il en découle une confusion entre concept et signifié. Alain Rey l'a maintes fois souligné: le concept est au cœur de la réflexion théorique de la discipline terminologique. Tant que les relations entre signifiés et concepts ne seront pas clairement étudiées, la réflexion butera sur un obstacle de taille. La question est moins difficile pour le lexicographe car les acceptions terminologiques qu'il décrit sont le plus souvent le fait de polysèmes; il traite donc un ensemble d'acceptions qui s'éclairent mutuellement. Bien sûr *mispickel*, *pélobate* ou *pélogyte* sont monosémiques, mais ils entrent dans des nomenclatures, lesquelles constituent des anomalies puisqu'elles procèdent d'un réglage conscient et volontaire de monosémie: les nomenclatures chimiques, les taxinomies ne sont plus vraiment de

la langue; ce sont des métalangages.

Revenons à l'environnement. Pour permettre à des concepts d'être accessibles au grand public, il faut, quand faire se peut, relier l'acception particulière qui permet de construire le concept au signifié. Pour comprendre *modérateur*, il faut, avant de décrire le référent, expliquer ce qu'il modère; la notion de *masse critique* s'éclaire quand on la rattache à celle de *point critique*. Et quand les dénominations des concepts sont arbitraires et coupées des signifiés, il faut le souligner car savoir qu'un vocable n'a pas de sens en langue (par exemple *quark*) libère l'esprit d'en chercher un. C'est pourquoi il paraît hautement souhaitable, comme le suggère Gilles Bélanger, de favoriser les termes de formation non savante. On n'insistera jamais assez sur le rôle opacifiant que peuvent jouer certains signifiants.

Cette optique n'est pas incompatible avec le recours aux analogies, métaphores etc. dont l'usage, classique en vulgarisation, est également préconisé. Mais il semble que les progrès de la sémantique permettent d'envisager une explicitation des connaissances qui fassent la part belle à l'étude du langage. Songeons par exemple aux polysèmes dont la distinction repose sur une simple différence d'objet typique, d'action typique ou d'application typique, dans l'esprit d'analyses sémantiques comme en propose Pierre Lerat (cf., par exemple, 1990). Quel que soit l'objet typique du *diluteur*, il s'agira toujours d'un appareil dont l'action typique sera *diluer*, et ceci, que l'on soit en hématologie ou en enzymologie.

Il y a là de nouvelles façons possibles de gérer la polysémie et,

bien loin de l'exclure, de montrer la relative unité des programmes de sens liés à une unité, programmes que les réalisations en discours, au sein de pratiques particulières, actualisent en des effets de sens différents. Et les concepts, revenons-y, se construisent à partir de ces effets de sens, de ces acceptions, pour prendre ensuite, quand ils sont intégrés dans des réseaux de pensée, une relative autonomie. Loin de constituer un donné, l'indépendance des concepts résulte d'un travail permis par la langue.

Le programme de Gilles Bélanger est stimulant. N'y a-t-il pas mis tout ce qui précède? Peut-être pas de façon explicite. En tout cas, sa proposition indique que les temps sont venus pour une terminologie plus indépendante des normes et plus soucieuse d'utilité sociale. Stimulant, ce projet est aussi séduisant; ce serait, pour les terminologues, une façon de renouveler leurs pratiques tout en contribuant à la mise en culture de la science. On pourrait trouver dans tout cela comme un parfum de socioterminologie; mais ne trouvez-vous pas ce dernier signifiant un peu... opacifiant?

*François Gaudin,
URA CNRS D1164,
Université de Rouen.*

Bibliographie

Bélanger (Gilles), 1992: « Terminologie de l'environnement: une occasion de faire plus », dans *Terminologies nouvelles* n° 8, p. 28-31.

Gaudin (François), 1992: « Terminologie et démocratisation du savoir: à propos de dictionnaires scientifiques », dans *Le langage et l'homme*, vol. XXVII, n° 2-3, p. 123-129.

Lerat (Pierre), 1990: « L'hyponymie dans la structuration des terminologies », dans *Langages*, n° 98, p. 79-86.

Putnam (Hilary), 1984: *Raison, histoire et vérité*, Paris, Minuit, 242 p.